

LA DESCENDANCE DE DARWIN : L'ÉCOLOGIE OU LA SOCIOBIOLOGIE ?

Georges GUILLE-ESCURET

E.R. du C.N.R.S. «Anthropologie Alimentaire Différentielle»

L'héritage de Darwin est décidément bien difficile à distribuer. Nous avons vu tout récemment dans un article de Bernard Brun (1988), publié par *Ecologie Humaine*, que les sociobiologistes le revendiquent encore. Mais voilà maintenant que l'écologie devrait, elle, rejeter la paternité du naturaliste anglais : c'est tout au moins la thèse de Pascal Acot dans son *Histoire de l'écologie* (1988). Celui-ci, en revanche, soutenait dans un débat contre un autre épistémologue marxiste, Patrick Tort (1985), la «culpabilité» de Darwin par rapport à la sociobiologie : accusation par ailleurs approuvée par le très conservateur Pierre Paul Grassé (1980), maître éminent du néo-lamarckisme, mais rejetée par le très progressiste Richard Lewontin (1977), maître non moins éminent du néo-darwinisme. Dans ce désordre apparent une question clarificatrice émerge progressivement : le darwinisme peut-il être à la fois une sociobiologie et une écologie ?

Les sociobiologistes ne peuvent répondre que positivement, et leurs détracteurs négativement. C'est ensuite que se fait, dans la seconde catégorie, une scission entre ceux qui, comme Acot et Grassé, voient dans le darwinisme un mal-thusianisme indépendant de l'écologie, et ceux qui considèrent que l'écologie darwinienne n'est pas logiquement liée à la sociobiologie. Cette dernière position étant, entre autres, la mienne, je voudrais la préciser ici, aussi brièvement que possible, car je crois qu'elle concerne l'écologie humaine. Mais il convient d'apporter au préalable quelques éléments de réponse aux textes de Brun et Acot

1 Critique d'une «Critique des critiques»

On ne peut reprocher à Brun de fonder sa revue critique sur seulement deux textes : il a en effet choisi le plus célèbre (Marshall Sahlins) et le plus utilisé (Paul O. Hopkins). Toutefois, il devient alors regrettable que les arguments soient aussi ponctuels et délaissent complètement l'analyse de l'ensemble des deux exposés. Surtout quand on sait la multitude des débats suscités par le livre de Sahlins.

A son propos, je doute fort qu'il perçoive «l'absence d'une concordance parfaite «comme» l'autre face de la croyance en une indépendance totale» (Brun, 1988 : 36), car les ethnologues ne rencontrent jamais de concordance parfaite dans

l'exercice de leur profession. Mais un scientifique doit aussi savoir qu'une coïncidence extraordinaire entre deux phénomènes complexes ne témoigne pas nécessairement de l'existence d'une détermination entre eux deux, à moins qu'on ait éliminé toute autre possibilité. L'imperfection d'une concordance n'est pas la négation d'une interdépendance, mais la perfection d'une coïncidence n'est pas non plus sa preuve : autrement dit, une corrélation n'est pas assimilable à une interaction. Dire, comme le fait Brun (op. cit.p.36) que malgré les accrocs, la paternité sociale napoléonienne *reste* un phénomène biologique, c'est, selon Sahlins, avec ou sans accrocs, déclarer qu'un organisme vivant est un phénomène physique (1980 : 124). Il y a de la vie dans le social comme il y a de la matière dans la vie, mais prétendre que la diversité et la cohésion du social se déduisent de la vie, ou que la diversité et la cohésion de la vie se déduisent de la matière, cela demande bien plus que des constats de similitude. J'ai moi même marqué un certain désaccord (1985 : 108) avec quelques aspects de la problématique de Sahlins mais son propos me semble ici défiguré.

En ce qui concerne Hopkins, l'injustice est plus flagrante encore. Son article dans *La Recherche* (1977) est, en France, demeuré pendant plusieurs années la source quasi unique d'information sur la sociobiologie. Pas autant citée qu'elle aurait du l'être, certainement. Au point qu'on peut se demander si l'importante contribution de John Maynard Smith (1964) à la modélisation génétique de l'altruisme serait aussi méconnue dans l'hexagone si Hopkins l'avait résumée à côté de celle de Hamilton. Or, le grief que formule Brun (p.34) d'une incompréhension de la sociobiologie prend appui sur un passage qui n'est autre que la paraphrase de l'exposé d'Edward O.Wilson lui-même (1975 : 416 et 418). Une transcription aussi fidèle dans une revue de vulgarisation mériterait plutôt de chaleureuses félicitations.

Brun aurait du le voir car l'argument montrant que l'haplodiploïdie est statiquement favorable à la naissance d'une société d'insectes se trouve à la page précédente (1975 : 415) : l'eusocialité apparaîtrait en onze occasions distinctes, au moins, chez les Hyménoptères contre une seule dans le reste de la classe des insectes. Nous sommes là sur le terrain de chasse hautement privilégié des sociobiologistes et, bien que ces pages ne soient pas destinées à une discussion entomologique, le défi vaut la peine d'être relevé. La méthodologie de Wilson, en effet, trouve en ce domaine la source de sa crédibilité. Et l'arme brandie par Brun s'avère à double tranchant puisque ces onze émergences sont regroupées dans des superfamilles voisines appartenant toutes au sous-ordre des apocrites et à la subdivision des aculéates : il y aurait deux ou trois cas chez les vespoïdes, huit (ou plus) chez les apoïdes, et une ou deux chez les formicoïdes. Plus un cas isolé chez les sphécoïdes.

Troublante proximité pour des caractères évolutifs distincts : la parthénogenèse n'est pas certes le seul caractère biologique partagé par la dizaine de familles concernées. Sera-t-on suspect d'un néo-Lamarckisme échevelé si on y voit plus qu'un hasard ? D'autant que le nombre de naissances «indépendantes»

s'avère inversement proportionnel à la diffusion de «l'eusocialité» dans la superfamille : une ou deux chez les fourmis qui sont toutes sociales, plus de huit chez les abeilles où il y a une forte présence d'espèces solitaires. Cette insistance chez Brun à dissocier soudain les phénomènes est assez surprenante : le social, dépendant du biologique chez l'homme, serait-il indépendant de la phylogenèse chez les insectes?

Wilson est un trop bon taxinomiste pour ignorer que son affirmation est une spéculation évolutive à laquelle la biologie moléculaire ou la paléontologie des Invertébrés seraient bien en peine d'apporter une ombre de confirmation. Un spécialiste aussi renommé ne saurait non plus se permettre d'oublier que l'haplodiploïdie est présente dans plusieurs autres ordres chez les insectes non sociaux. En conséquence, avant de traiter directement du rôle de la parthénogénèse arrhénotoque sur la venue du social, Wilson parle d'abord de quelques autres facteurs essentiels : particulièrement la présence de mandibules permettant la manipulation d'objets, et le «penchant» des femelles pour la construction de nids (ibid.:415), caractères d'autant plus prometteurs, effectivement, qu'ils ont leurs homologues chez les Termites. On peut même se demander s'il ne serait pas plus rationnel d'évaluer plus précisément leur puissance avant de s'engager dans les hypothèses génétiques. Avec tant de variables, la mesure «statistique» de l'haplodiploïdie comme facteur favorisant le social prend une tournure beaucoup moins évidente. Par suite, Brun, si préoccupé par la non déformation du propos sociobiologique, bascule malencontreusement lui-même parmi les simplificateurs abusifs pour ne pas avoir été alerté par les précautions employées par Wilson.

Disons quelques mots sur le seul autre cas de société chez les insectes : les Termites appartiennent au super-ordre des orthoptéroïdes qui ne compte que quelques dizaines de milliers d'espèces. On ne travaille plus ici à la même échelle (pour donner une image, les spécialistes des Chalcidoïdes, superfamille d'Hyménoptères apocrites parasites, estiment que ce groupe pourrait contenir près d'un million d'espèces). Or, chez les Orthoptéroïdes, à côté des Termites et de leurs proches parentes, les Blattes, on trouve d'une part deux petits ordres d'insectes vivant en collectivités (les Embioptères et les Zoraptères), d'autre part une famille, les Acridiens, où plusieurs espèces se montrent physiologiquement et morphologiquement transformées quand certaines conditions environnementales les amènent à vivre en groupe. Ce sont les fameux criquets migrateurs. Plutôt que de se focaliser sur les envolées théoriques des sociobiologistes, ou les jaillissements de la pure «eusocialité», ne gagnerait-on pas à relier l'étude des Termites à celle de l'effet de masse chez les Blattes (rassemblement déterminé par une variable environnementale) et de l'effet de groupe chez les acridiens (grégarisme accompagné d'interattraction)? Pourquoi négligerait-on un domaine qui, lui, laisse entrevoir une possibilité de dissocier et de composer des facteurs, sous le contrôle de l'expérience et de l'observation?

Ou bien alors, pourquoi limiter le test statistique à la classe des insectes qui

ne représente somme toute que 4/5 des espèces vivantes connues sur notre planète? Allons jusqu'au règne animal tout entier puisque, selon les sociobiologistes, le social y a des racines biologiques universelles : la définition de «l'eusocialité» la plus développée comprend, outre un système de communication élaboré, une nette division des activités et une coopération. On peut également exiger la pérennité du groupe et la tendance à édifier des habitats collectifs. Nous découvrirons donc quatorze apparitions indépendantes de l'eusocialité : une qui s'est étendue à l'ordre tout entier des Isoptères, onze (au bas mot) chez les Hyménoptères, et... une toute petite chez les Primates! On pourrait suggérer une stratégie altruiste à Sahlins : donner la sociologie aux entomologistes et créer une zone d'études à part pour cette anomalie de la nature qu'on note chez les diploïdes vertébrés. Zone où l'analyse des multiples formes de cette eusocialité résolument anormale s'accorderait éventuellement avec un naturalisme excentrique disposé à entreprendre dans un inconfort théorique trop prévisible «l'esquisse d'une biologie de l'homme social» (J. Benoist 1968).

Cette boutade mise à part, Brun reproche aux adversaires de la sociobiologie de ne pas l'avoir comprise en prenant pour cible son «mécanicisme»(p.32) ou sa « logique ultramécaniste» (p.35). Il s'agirait d'une «méconnaissance du statut statistique de la biologie évolutive»(p.35) Mais le problème n'est absolument pas là : le mécanicisme n'est à tout prendre que la maladie infantile d'une théorie, vraie ou fausse, qui proclame son existence et sa légitimité. Cette accusation ne peut être privilégiée que par des sociobiologistes «modérés» admettant par ailleurs les principes fondamentaux. L'opposition majeure à l'école de Wilson n'a strictement rien à voir : elle ne critique pas le traitement statistique des faits cités par les sociobiologistes, mais l'éventualité de ce traitement et la pertinence phénoménologique des faits supposés élémentaires ou «évidents».

Nous avons vu que l'exemple entomologique choisi par Brun d'une évaluation de l'haplodiploïdie comme «statistiquement favorable à» la venue du social passe sous silence des variables non maîtrisées qui rendent caduque non seulement la validité du test mais tout simplement l'intérêt de son installation. On imagine ce que doit valoir l'extension du projet jusqu'à l'homme à partir de cette base rigoureuse. Néanmoins le «statut statistique des concepts de la biologie évolutive» n'est en rien menacé, ni la biologie des populations amoindrie, ni le néo-darwinisme attaqué. Les applications illicites d'une méthode ne justifient pas sa condamnation si elle sait prescrire les conditions de sa mise en oeuvre.

Brun voudrait, comme Grassé mais pour des raisons inverses, que le refus de la sociobiologie soit indissociable d'un abandon du néo-darwinisme. Il va même jusqu'à prétendre que la sociobiologie ne se focalise plus sur l'altruisme «tant la démarche néo-darwinienne dépasse ce seul problème»(p.37). Mais, sans explication biologique de l'altruisme, cette «théorie de l'évolution du comportement» n'existe pas! En attendant que la sociobiologie nous explique, autrement que par des

considérations confuses et analogiques, en quoi elle procède logiquement du néo-darwinisme, il n'est sans doute pas inutile de rappeler la lucidité avec laquelle, à la fin de 1974, Théodosius Dobzhansky terminait sa contribution à un colloque consacré aux «mécanismes éthologiques de l'évolution» : «le domaine de la génétique du comportement est encore dans son enfance et les bonnes observations et expériences doivent avoir la priorité sur les généralisations et spéculations» (1977 : 16) En conséquence, quand cette sommité de la génétique écologique envisageait les déterminations génétiques sur le comportement humain, il analysait la valeur sélective de «l'aptitude à l'apprentissage», non pas celle du contenu. Entre le néo-darwinisme de Dobzhansky et la sociobiologie, le dialogue n'eût certainement pas été facile. Mais, au moins, il était possible.

2 L'écologie non Darwinienne de Pascal Acot

Il est cependant un reproche très légitime que l'on pourrait adresser à l'ensemble des critiques de la sociobiologie : c'est d'avoir largement sous-estimé, dans la constitution de celle-ci, l'importance et le mode d'intervention de l'écologie. Il conviendrait ainsi de situer les rapports exacts de cette «écologie comportementale» que Wilson désire promouvoir avec l'écologie générale. Et surtout, il faudrait s'interroger sur la «théorie de l'équilibre dynamique» présentée par R.H. Mac Arthur et Wilson (1967), qui prétend unir l'écologie, la biogéographie et une grande part de la biologie de l'évolution en un espace de recherche commun. Outre l'idée fameuse d'un axe de stratégies sélectives opposant l'opportunisme à la stabilité, il y avait là les prolégomènes de l'universalisme sociobiologique.

Le point de vue de Pascal Acot, bien qu'apparemment très éloigné, permet de mettre en relief des enjeux sous-jacents : il défend, en effet, «la thèse scandaleuse selon laquelle Darwin n'a pas eu d'influence notable sur la constitution de l'écologie» (1988 : 43). Les véritables constructeurs de la discipline, (les préécologues) seraient, selon lui des biogéographes plus botanistes que zoologistes : notamment parce que «là où Darwin étudiait des processus, les préécologues se penchaient sur des situations» (p. 49). Autre indice marquant : Darwin, comme on sait, s'intéressait beaucoup à la notion d'espèce, alors que les biogéographes s'attachaient à des groupements de formes non systématiques. Il serait instructif de savoir combien d'écologistes contemporains verraient là une disqualification de l'ascendant darwinien sur leur discipline ! Probablement pas les zoologistes qui consacrent volontiers plus de la moitié de l'enseignement d'écologie à la systématique.

D'autre part, il serait «significatif» que Darwin n'ait jamais utilisé le mot «oecologie». Le terme a été forgé par Haeckel, l'un des plus précoces et des plus fervents prosélytes du darwinisme, en 1866, soit sept ans après la parution de «*L'origine des espèces*». Toutefois, explique Acot c'était seulement «dans le cadre

scientifique et idéologique de l'économie de la nature, des équilibres naturels et de l'adaptation des vivants à leurs conditions d'existence» (p.45). Rien à voir avec l'écologie, donc : certes, «l'Economie de la nature» est un concept de Linné, qui était fixiste, mais il ne semble pas que son emploi dans un cadre transformiste soit, pour Acot, le signe d'une rupture profonde dans sa signification. De toute façon, Haeckel n'a jamais *pratiqué* l'écologie. Bref, la vraie naissance de l'Ecologie a lieu dans un traité de géobotanique générale d'Eugen Warming, en1895 !

L'histoire des sciences nous avait déjà révélé bien des précurseurs méconnus. Voilà qu'elle nous livre maintenant des fondateurs en retard. Le raisonnement de Acot joue sur trois niveaux de réalité dont il n'analyse jamais les écarts : en tant que discipline, l'écologie est, primo un champ de recherche théoriquement délimité, secundo une institution dans la série des sciences, tertio un type de production scientifique. Ici, la «démonstration» considère seulement les deux derniers niveaux comme pertinents. Entre parenthèses, un premier doute viendra avec le cas d'Einstein : n'ayant jamais fait par lui-même d'expériences, ne risque-t-il pas de perdre la paternité de la physique relativiste ?

Si la thèse a, de prime abord, quelque chance d'être acceptée par un naturaliste, c'est précisément parceque l'écologie est la seule discipline parmi les sciences de la vie dont l'existence ait été théoriquement déduite. Il ne fait aucun doute que l'histoire naturelle pouvait se développer jusqu'à un certain point sans le concours du darwinisme et avec les apports des biogéographes. Mais la différence entre l'histoire naturelle et l'écologie, c'est justement que la seconde se réalise à partir d'une théorie de la nature, destinée à orienter ses questions et ses méthodes. La première théorie écologique de la nature a généré la nécessité de l'écologie : le fait que les seules définitions unanimement acceptées aujourd'hui pour cette discipline soient celles données en 1866 et 1868 par Haeckel n'a rien d'un hasard. Acot va chercher jusque dans le XX^{ème} siècle l'intégration effective des facteurs abiotiques aux biocénoses mais ne s'étonne pas de ce que Haeckel ait joint «les conditions organiques et anorganiques de l'existence» dans sa formulation de 1868. Il ne discute ni ne cite le fait que celle-ci vient en neuvième position dans l'énumération de la suite «naturelle» des dix grands principes de l'évolution, après la chorologie (biogéographie), *et juste avant* «l'unité de l'ensemble de la biologie» (1922 : «darwinisme social», le rôle unificateur et universalisant que pourrait servir l'écologie : les «nouvelles synthèses» sociobiologiques s'appuient jusqu'à un certain point sur les «synthèses» écologiques. Il ne s'agit pas d'une banale homonymie.

Quel est l'objectif poursuivi par Acot ? Servir la tradition narcissique et plutôt sectaire d'une phytosociologie qui a longtemps considéré qu'il ne pouvait guère y avoir d'écologie véritable hors du végétal ? La soulager de la tristesse de s'être fait «souffler» l'invention par un zoologiste ? Même si quelques mauvaises langues prétendent que le complexe de supériorité de la phytoécologie ne se conjugue pas

toujours au passé (et même si le dit complexe n'est pas totalement injustifié), la finalité réelle est bel et bien anthropologique. Acot réduit l'écologie à une biogéographie sans exigence théorique : amputé de ses ambitions natives, contrôlé par la suprématie des relations spatiales, muselé dans la dimension temporelle, biologisé par force, ce fantôme d'écologie qui serait science des situations sans être science des processus devient incapable de se confronter aux sciences sociales qui, elles, rattachent les situations aux processus. Wilson aussi, réduit l'écologie à une biogéographie, mais avec l'intention contraire : inféoder la société à une référence spatiale qui la réduira à l'état de population. Pour nier l'irréductibilité d'une structure sociale, il forge un domaine écologique où celle-ci *ne peut pas* se présenter autrement que comme une simple collectivité d'organismes.

Ce sont pourtant des spécialistes émérites du processus, Marx et Engels, qu'Acot appelle à la rescousse pour assurer une « discontinuité fondamentale » entre nature et société (pp.212 et 216-218) : la remarque fameuse expliquant que les hommes se distinguent des animaux « dès qu'ils commencent à *produire* leurs moyens d'existence » est certes très importante. Mais la citation est interrompue bien trop vite : Marx et Engels terminent la phrase en déclarant que ce « pas en avant » des humains est « la conséquence de leur organisation corporelle » et ajoutent que « la façon dont les hommes produisent leurs moyens d'existence dépend d'abord de la nature, des moyens d'existence déjà donnés et qu'il leur faut reproduire » (1982 : 70). Leur réflexion ne s'arrête évidemment pas là, mais cela suffit pour qu'ils ne légitiment pas l'image d'une société humaine « évadée » de la nature. Comme les Termites, les orchidées, les chauves souris, et les extra-terrestres, les hommes ont développé des moyens particuliers pour s'inscrire dans la nature : en inventant des outils, des mots, des lois, etc.. Prométhée et Lucifer n'ont pas rompu avec la nature : ils n'en sont qu'un relief.

A cet égard, la thèse de Acot est beaucoup moins « scandaleuse » qu'il ne le croit : comme les sociobiologistes, il altère la définition de l'écologie avant de réfléchir sur les relations qu'elle doit entretenir avec les sciences sociales.

3 La socio-écologie contre la sociobiologie

Le néo-Darwinisme n'est rien d'autre que le Darwinisme débarrassé de la conception Lamarckienne (qui s'est révélée fausse) d'une hérédité possible des caractères acquis par l'organisme durant sa vie. Le fait que la notion de sélection naturelle se soit maintenue après cette « rénovation » nous indique que sa validité ne dépend pas d'une détermination génétique particulière. Les propositions de Hamilton et Maynard Smith sont les homologues de l'hérédité Lamarckienne, en ce sens qu'elles autorisent une reformulation du « darwinisme social ». Mais, contrairement à ce qu'on voudrait nous faire admettre, elles ne sont pas plus indispensables à la sélection naturelle que celle-ci ne les engendre logiquement. Elles ne sont que des

hypothèses parmi d'autres sur le fonctionnement de la sélection naturelle. Mais pour que ces hypothèses soient admissibles *en tant que telles*, il faut que ce concept ne soit pas discrètement déformé.

La sélection naturelle résulte de la «lutte pour l'existence» dans la nature. Toute la confusion vient d'un refus de prendre en compte la signification réelle de la lutte pour l'existence. Les premiers lecteurs de Darwin nous en ont légué une image qui se perpétue par la seule puissance de l'évidence idéologique : elle serait une compétition farouche entre congénères (ou, au mieux, entre espèces rivales), une guerre sans merci «de tous contre tous», et donc une version élargie du schéma présenté par Hobbes et Malthus. La malheureuse référence à ce dernier a aveuglé Marx lui-même, alors qu'elle n'excède guère, en pratique, une évocation du «principe de l'augmentation géométrique» (Darwin, 1980 : 69).

La portée théorique de cette notion est radicalement différente : «j'emploie le terme *de lutte pour l'existence* dans le sens général et métaphorique, comprenant les relations mutuelles des êtres organisés, et, ce qui est plus important, non seulement la vie de l'individu, mais son aptitude ou sa réussite à laisser des descendants. Certainement l'on peut affirmer que deux animaux carnivores, en temps de famine, luttent l'un contre l'autre à qui se procurera les aliments nécessaires à son existence. Mais on arrivera à dire qu'une plante, au bord du désert, lutte pour l'existence contre la sécheresse...» (ibid : 68-69). Après avoir saisi d'entrée le sens «évident», Darwin refuse donc de se cantonner à cet usage et multiplie les exemples pour ne laisser aucune équivoque. Son malthusianisme se limite à ceci : «comme il naît plus d'individus qu'il n'en peut vivre, il doit y avoir, dans chaque cas, lutte pour l'existence, soit avec un autre individu de la même espèce, soit avec des individus d'espèces différentes, soit avec les conditions physiques de la vie» (id., souligné par moi).

Cette phrase explique à elle seule qu'Haeckel ait pu dessiner, sans être un naturaliste de terrain, le programme exact de la future écologie. Peu importe alors que les géographes botanistes du début du siècle aient ou non été rivés à la lecture de *l'origine des espèces* : c'est le darwinisme qui sépare l'écologie de l'histoire naturelle, et c'est lui, qui au XXème siècle, l'organise. En se limitant à l'emploi de l'expression «place dans la nature», Acot conclue qu'elle n'est pas équivalente au concept de «niche écologique» (1988 :49). Mais ce refus forcené de lier Darwin à l'écologie implique l'oblitération complète de la notion centrale qui amène l'idée de «place», car Darwin montre en plusieurs endroits que son «économie de la nature» donne quelques moyens de lier les situations aux processus : «plus les descendants d'une espèce quelconque deviennent différents sous le rapport de la structure, de la constitution et des habitudes, plus ils sont à même de s'emparer de places nombreuses et très différentes dans l'économie de la nature, et par conséquent de s'augmenter en nombre»(1980 : 120). Chacune des formes de la lutte pour l'existence se retrouve dans une dimension de l'hypervolume «niche écologique»(Hutchinson, 1965).

L'écologie a le droit épistémologique de rencontrer de plain-pied la sociologie. La naissance simultanée de ces deux « sciences des relations » au milieu du XIX^{ème} siècle, dans un contexte philosophique et scientifique très soucieux de décrire la transformation des organisations complexes de toutes sortes, n'a rien d'une conjonction fortuite (Guille-Escuret, 1988). Mais pour que cette rencontre ne devienne pas le prétexte d'un projet idéologique quelconque, il faut que ces deux domaines assument *absolument toutes* les relations qu'elles ont en charge d'analyser: sans qu'une pondération préalable, établie par une spéculation théorique incontrôlable, vienne conférer à certaines d'entre elles un privilège originel. On sait que pour la sociologie le double danger réside principalement dans le psychologisme et l'économisme. L'écologie, quant à elle, est menacée par la triple réduction convergente de « l'économisme de la nature », de l'assimilation à la biogéographie, et d'une pré-orientation donnée par une hypothèse biologique universelle : chaque fois, il s'agit de rétrécir artificiellement la lutte pour l'existence afin de canaliser le contact avec les sciences sociales. Darwin, alors, n'est plus que le masque de Malthus. Et cette quête constante des variables qui occupe l'écologie humaine se trouve ravalée au rang de recherche technique secondaire.

BIBLIOGRAPHIE

ACOT P.

1985 Darwin dans l'histoire, in *Misère de la sociobiologie*, P. TORT (Ed.), Paris, P.U.F., PP.143-148.

ACOT P.

1988 *Histoire de l'écologie*, Paris, P.U.F.

BENOIST J.

1968 *Esquisse d'une biologie de l'homme social*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

BRUN B.

1988 Sociobiologie : une critique des critiques, *Ecologie Humaine*, VI, n°1, pp.31-39.

DARWIN C.

1980 (2e éd. 1876) *L'origine des espèces....* Paris, MASPERO.

DOBZHANSKY Th.

1977 Déterminismes génétiques mono, et polyfactoriels des comportements, in *Mécanismes éthologiques de l'évolution*, J. MEDIONI ET E. BOESIGER (éds), Paris, MASSON, pp. 5-16

GRASSE P.P.

1980 *L'homme en accusation : de la biologie à la politique*, Paris, Albin Michel.

GUILLE-ESCURET G.

1985 La culture contre le gène : une alternative piégée, in *Misère de la sociobiologie*, P.TORT (Ed.), Paris, P.U.F., pp. 93-116

GUILLE-ESCURET G.

1988 Ecosystème et organisme social : le duel des jumeaux amnésiques, in *Chasser le naturel....*, A. CADORET (éd), Cahiers des études rurales, 5, pp 97-118.

HAECKEL E.

1922 (1868) *Histoire de la création des êtres organisés.*, Paris, A. COSTES.

HOPKINS P.O.

1977 La sociobiologie, *La Recherche*, 8, n° 75, pp134-142

HUTCHINSON G.E.

1965 The niche : an abstractly inhabited hypervolume, in *The ecological theatre and the evolution play*, HUTCHINSON (éd), New Haven, Yale Univ.Press., pp 26-78.

LEWONTIN R.

1977 Sociobiologie : a caricature of Darwinism, in the philosophy of science association : 1976, P. Asquith et F. Suppe (2ds), LANSING, PSA, pp 22-31.

MAC ARTHUR R.H. ET WILSON E.O.

1967 *The theory of island biogeography*, Princeton, Princeton Univer. Press.

MAYNARD SMITH J.

1964 Group selection and kin selection, *Nature*, London, 201, pp 1145-1147.

SAHLINS M.

1980 (1976) *Critique de la sociobiologie : aspects anthropologiques*, Paris, Gallimard.

TORT P.

1985 Darwin contre la sociobiologie, in *Misère de la sociobiologie*, P.Tort (éd), Paris P.U.F., pp121-142.

WILSON E.O.

1975 *Sociobiologie : the new synthesis*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard Univ. Press. (éd. française abrégée : *La sociobiologie*, Monaco, Le Rocher).

RESUME

La théorie Darwinienne engendre-t-elle la sociobiologie contre l'écologie, l'écologie contre la sociobiologie ou bien les deux conjointement? A travers un commentaire critique sur un article et un livre récents, la sociobiologie est présentée comme une réduction de l'écologie Darwinienne. C'est en référence à celle-ci, sous sa forme non tronquée, qu'une réelle coopération peut être espérée entre l'écologie et les sciences sociales.

RESUMEN

Corresponde decir que la teoría darwiniana engendra a la sociobiología en contra de la ecología, a la ecología en contra de la sociobiología, o bien a ambas en forma conjunta? A través de un comentario crítico de un artículo y un libro recientes, la sociobiología es presentada como una reducción de la ecología darwiniana. precisamente en referencia a ésta, en su forma no trunca, puede esperarse una real cooperación entre la ecología y las ciencias sociales.

Réponse de Bernard BRUN

Les controverses ouvertes ou réactualisées par la sociobiologie ne sont sûrement pas près de s'éteindre, mais pour autant le débat ne s'éclaircit pas beaucoup, au point que l'on pourrait dire qu'il s'ordonne ou gravite autour d'un point obscur qu'on ne peut qualifier que de façon très imprécise : point d'articulation du biologique et du social, ou problème de l'origine (ou de l'étayage?) biologique des pulsions. Tout se passe comme si toute lumière trop vive sur cette zone d'ombre ou même seulement toute perspective de commencer à y voir un peu clair entraînait un risque tel qu'il vaudrait mieux ne même pas chercher à y voir de plus près.

J'avancerai ici l'idée qu'il y aurait deux stratégies majeures d'évitement de ce risque : celle des sociobiologistes ou tout au moins de la caricature qu'en font leurs adversaires et qu'ils offrent souvent spontanément et celle précisément de leurs adversaires.

La première peut-être qualifiée de stratégie de l'éblouissement; elle consiste à s'appuyer sans grand examen de leurs conditions d'applicabilité sur les avancées majeures que représentent (pour simplifier) les travaux de Hamilton et la synthèse de Wilson pour proclamer que toute la lumière a virtuellement été faite par les sociobiologies sur la question. De là les proclamations annexionnistes bien connues telle celle de R. Trivers : «Tôt ou tard, les sciences politiques, le droit, l'économie, la philosophie, la psychiatrie et l'anthropologie seront sans exception des branches de la sociobiologie».

L'illusion est ici de croire que l'on a totalement éclairci la question de l'articulation biologique/social en ayant établi une filiation - en des sens multiples du terme - entre les gènes et la culture. La fameuse métaphore de Wilson « les gènes tiennent la culture en laisse » - remarquable par ailleurs comme instrument polémique contre ceux qui théorisent la toute puissance de la culture - condense l'ensemble de ces illusions : illusion de la linéarité et du sens unique (des gènes à la culture), illusion que si l'on maîtrisait la description des gènes et celle de la culture l'on aurait tout éclairci. Le problème reste dans la description de la laisse, c'est à dire du lien!

L'aveuglement du biologisme réductionniste face à la richesse, la complexité et l'autonomie - mais je préciserai personnellement autonomie relative seulement - des sciences humaines est indissolublement lié à l'excès d'éclat accordé à ses propres explications. Il a été trop souvent décrit pour que je m'y attarde et c'est par contre sur les critiques de la sociobiologie et la stratégie que je leur prête que voudrais revenir.

Cette seconde stratégie peut être qualifiée de stratégie de l'obscurité; dans ses grands traits, elle consiste à refuser de prendre en considération ce qui commence à s'éclaircir, à déclarer que tout est obscur dans les théories qui la menacent et pour clôturer tout examen, qu'il n'y a rien à voir. S'il est vrai que, comme l'affirme Sahlins en un abrupt *a priori* : «le fil du raisonnement sociobiologique qui, partant de l'évolution phylogénétique, arrive à la morphologie sociale, est rompu par la culture» (Sahlins, M. 1980), ce serait bien perdre du temps que de chercher à éclairer une articulation qui n'a même pas le statut de point aveugle, mais celui de point inexistant». Mais peut-être la métaphore de la laisse ou du fil, solide pour les uns rompu pour les autres - n'a-t-elle précisément de raison d'être que parce que évitant l'abord de la complexité, elle prête à la radicalisation des oppositions.

Dans mon précédent article d'*Ecologie humaine* sur la sociobiologie, je pointais le fait que l'opposition à la sociobiologie s'appuie répétitivement sur une mésinterprétation du statut statistique de ses propositions; la critique de G. Guille-Escuret à ce texte me semble précisément une illustration de ce fait et de ce qu'il s'inclut dans la stratégie de l'obscurité.

Je remarquerai d'abord, point cependant mineur, que sa longue discussion de la question de la concordance ou corrélation entre faits biologiques et faits sociaux n'est pas pertinente relativement à ce que je voulais souligner, à savoir que c'est à tort que dans «critique de la sociobiologie» Sahlins s'imagine que la sociobiologie, pour être valide suppose une concordance parfaite... Sur ce point précis, j'ai suffisamment cité textuellement Sahlins pour ne pas être accusé d'avoir déformé son propos.

Mais c'est plus loin que G. Guille-Escuret répète le style même d'erreur que je dénonçais chez Sahlins. J'ai été stupéfait à lire que dans l'explication de l'eusocialité chez les hyménoptères je voudrais en quelque sorte ignorer les facteurs autres que ceux qui selon la théorie de Hamilton l'auraient favorisée ici! Pointer contre la lecture qu'en a donnée Hopkins - et bien qu'il soit effectivement resté près du texte, mais sauf sur l'essentiel - que l'interprétation sociobiologique consiste seulement à chercher un prédéterminisme mécanique aveugle, c'était précisément faire de la place à d'autres facteurs, qu'on peut qualifier «d'historiques», qu'ils relèvent de la biologie du groupe ou de circonstances historiques à proprement parler!

Bien qu'il ne s'agisse pas ici d'une corrélation au sens précis du coefficient de Bravais-Pearson, j'avancerai l'analogie avec l'interprétation que l'on pourrait

donner des variations de productivité de champs de blé. Si un technicien agricole montre une corrélation avec l'apport d'engrais azoté, quel météorologue oserait l'accuser de vouloir rayer l'influence des conditions climatiques ?

Je regrette d'autant plus l'interprétation de G. Guille-Escuret que je partage très largement l'analyse qu'il donne par ailleurs (Guille-Escuret, G. 1985) des prétentions de Prigogine, de Bertalanffy ou de René Thom à rendre compte par des modèles physiques ou mathématiques de l'évolution universelle vers les sociétés humaines. Mais je pense que c'est à tort qu'il voit dans la sociobiologie un élément du même lot.

Citant Prigogine («le comportement cohérent d'une société a été souligné maintes fois; en fait la relation entre structure et fonction est si apparente qu'il ne semble pas nécessaire d'insister») Guille-Escuret ajoute : «On imagine mal que les partisans de Wilson démentent ici le physicien». Précisément, il est nécessaire de répéter le démenti, en espérant qu'il finira par être entendu : si la logique de la sociobiologie suppose une relation entre «structure» et «fonction» (les termes sont regrettamment imprécis), elle ne suppose ni que la relation soit constante, ni que la relation, quand elle existe, soit une relation de concordance parfaite.

Pas plus que la théorie néo-Darwiniste au sens classique, la sociobiologie ne suppose cette cohérence (totale) ou l'harmonie parfaite revendiquée par Bertalanffy. C'est d'ailleurs pourquoi l'expression de « partisans de Wilson » n'est pas recevable, car elle confond la référence aux structures logiques qu'il a exposées avec la référence à ses extrapolations et débordements idéologiques.

Passant maintenant à l'analyse de la stratégie de l'obscurité, je relèverai d'abord la tendance à poser les questions générales en des termes qui en interdisent tout approfondissement; ainsi G. Guille-Escuret écrit «il y a de la vie dans le social comme il y a de la matière dans la vie, mais prétendre que la diversité et la cohésion du social se déduisent de la vie, ou que la diversité et la cohésion de la vie se déduisent de la matière, cela demande bien plus que des constats de similitude».

On remarquera tout d'abord que la vie est bien difficile à définir. En six pages de l'Encyclopaedia Universalis (Canguilhem G. 1968), G. Canguilhem ne fait que commenter l'histoire du concept et des multiples définitions qui en ont été données... et qui aboutissent à la déjà célèbre remarque de F. Jacob : «On n'interroge plus la vie aujourd'hui dans les laboratoires» (Jacob F. 1970).

Le social est non moins difficile à définir. On en cherchera en vain la définition (comme d'ailleurs celle de société humaine) dans la même encyclopédie, et dans le dictionnaire de sociologie de Boudon et Bouricaud (Boudon R., Bouricaud F. 1982) aucun article ne s'y réfère en propre. Les définitions incidemment mentionnées dans ce dernier ouvrage ou bien éludent le problème de l'articulation biologique/social (pour Durkheim une société c'est d'abord un ensemble d'individus unis autour de valeurs communes) sans pour cela être d'ailleurs claires, ou (et ce «ou» n'est pas exclusif) se réfèrent à une conception systémique, «mais à condition

de donner à la notion de système une signification aussi générale, et, par conséquent aussi vide, que possible» ou encore repoussent l'analyse du système social « pour ainsi dire à la limite de la connaissance sociobiologique».

Il en résulte que je ne vois pas quel sens on peut attribuer aux expressions « il y a de la vie dans le social » et « de la matière dans la vie ». S'agit-il d'une relation d'inclusion, y a-t-il transitivité et par suite « de la matière dans le social » ?

Le concept de matière lui-même très clair dans l'opposition sommaire que trace le langage quotidien entre matière et esprit, s'évanouit dans l'abstraction des formalismes mathématiques des physiciens qui étudient les constituants fondamentaux de la matière; et si par matière au sens le plus général, on entend « univers matériel » et de même par vie « monde vivant », alors on peut très bien inverser les propositions citées et affirmer qu'il y a du social dans la vie et de la vie dans la matière, un peu comme P.P. Grassé affirmait qu'il y a plus d'esprit dans une bactérie (dans tout être vivant) que dans la construction d'une cathédrale. Et l'on sait que, dans le style Teilhard de Chardin, les idéalistes vulgaires - pour parodier ici le langage de Sahlins - ne s'en sont pas privés.

Au compte de cette stratégie de l'obscurité, je crois que l'on peut encore ajouter cette autre proposition « en attendant que la sociobiologie nous explique autrement que par des considérations confuses et analogiques, en quoi elle procède logiquement du néo-darwinisme(...) ». Il est trop facile d'évoquer la confusion de façon aussi vague et d'opposer ensuite la pensée de Dobzhansky « qui analysait les capacités d'apprentissage » à une pensée (qui n'est qu'un mythe nécessaire à l'argumentation) qui étudierait les contenus ! L'hommage appuyé à un des maîtres du néodarwinisme et de la génétique des populations élude trop facilement les difficultés du concept de capacité d'apprentissage dans son application à l'espèce humaine.

Je conclurai mes remarques relatives à la fraction du texte de Guille-Escuret qui concerne spécifiquement la sociobiologie en remarquant que, sous prétexte d'humour, en suggérant à Sahlins la stratégie altruiste qui consisterait à donner la sociologie aux entomologistes, il ne fait qu'entériner la thèse de la coupure animalité/humanité, et que si on le prend au mot, la proposition qui suit d'abord l'esquisse d'une biologie de l'homme biosocial n'apparaît guère que comme une dénégation de la première proposition.

Ce style de dénégation se rencontre de façon hautement répétitive dans la dénonciation du réductionnisme biologique. « Il ne me déplaît pas de descendre du singe; je ne fais pas partie des anthropocentriques que rebute cette parenté » écrivait E. de Lesseps dans un article critiquant « le fait féminin » d'Evelyne Sullerot (de Lesseps E. 1979). Elle y dénonce - à juste titre me semble-t-il, mais c'est là une autre question - la tendance profonde de cet ouvrage à « définir les femmes dans leur ressemblance aux femelles animales et non dans ce qui les caractérise le plus : le fait d'être humaines » et conclut avec un humour grinçant « il faut bien voir que le

concept de femme dans le fait féminin se définit ainsi : une sorte d'extrapolation du rat (...) On n'est pas obligée de se sentir concernée». Rat ou singe, je ne sais pas trop ce qui est le plus humiliant et l'intéressant me semble résider dans cette contradiction totale («pas concernée») immédiate qui l'accompagne.

Au delà des éléments que je viens de pointer et qui se répètent au point de constituer une sorte d'architecture-type d'un des discours contre la sociobiologie on ne peut qu'être surpris de la disparité des arguments.

L'ouvrage de P. Tort «misère de la sociobiologie» (Tort P. 1985), déjà cité et auquel Guille-Escuret a largement participé en est une illustration.

Dans une section de sa contribution à cet ouvrage, intitulée «une analyse des propositions de la sociobiologie», J. Gervet commence par remarquer que «le terme d'altruisme correspond à un concept précis dans le cadre d'une formalisation due à Hamilton» tout en ajoutant aussitôt que «son utilisation (...) est largement sortie du cadre somme toute assez strict, des conditions de validité définie par son auteur». Nous sommes loin là des considérations obscures et analogiques et encore plus loin des définitions implicites ou explicites que P. Tort donne de la sociobiologie. Elle n'est pour lui en effet que «l'un de ces lieux communs qui depuis plus d'un siècle s'alimentent d'une référence stratégiquement identique, et identiquement fausse, aux sciences biologiques» ou encore «la version contemporaine du Darwinisme social».

Ce qu'on peut reprocher à P. Tort est de ne pas avoir séparé le progrès historique des théories scientifiques de la permanence de l'idéologie qui s'est greffée dessus : il pratique ainsi un anhistoricisme surprenant à l'égard du contenu scientifique que des théories successives qui aboutissent à la sociobiologie Wilsonienne; du coup, autant son analyse de la permanence de l'idéologie biologisante est intéressante, autant ses critiques de la sociobiologie actuelle sont mal fondées. L'effet réversif sur lequel il centre son analyse du Darwinisme et de la sociobiologie repose sur un concept de la sélection naturelle qui était déjà schématique à l'époque de Darwin (l'ancienne «survillance des plus aptes» et «l'élimination corrélative des moins aptes»). On ne peut plus dire qu'il soit ni un condensé, ni même une caricature des concepts du néodarwinisme, et, à fortiori, il n'a plus grand chose à voir avec le concept de sélection naturelle de la sociobiologie. Une critique de la sociobiologie se fondant sur l'effet réversif tel que l'utilise P. TORT se situe en dehors du contexte scientifique actuel.

S'opposant de fait directement aux propositions de P. Tort, toujours dans le même ouvrage, Guille-Escuret écrit «ce fut une erreur que d'attaquer d'emblée la sociobiologie comme «Théorie fasciste» et de l'amalgamer aux élucubrations racistes et élitico-eugénistes de quelques psychologues, médecins et généticiens plus ou moins isolés». Et pourtant, si ce n'était que la version contemporaine du social-Darwinisme ce serait justifié.

P. Acot, lui, dans une controverse ouverte avec P. Tort lui reproche en

définitive son biologisme, en ce qu'il légitimerait l'opposition à la sélection aveugle par le fait que «l'effet réversible» est le produit de la marche de la sélection naturelle : et de fait on est très près ici des justifications éthiques d'un Lorenz et des propositions de certains sociobiologistes de justifier sur le plan des valeurs ce qu'ils prétendent expliquer dans l'histoire.

Je mentionnerai enfin la contribution de Langaney si mesurée, que l'on finit par ne plus trop savoir si ses critiques sont autre chose qu'une simple mise en garde contre certains excès et simple rappel à la prudence. Son appel final à faire la place à ce qu'il y a d'indéterminé dans l'histoire de la vie peut parfaitement être entendu dans le cadre de la théorie sociobiologique; qu'il s' imagine le contraire est presque le seul point de désaccord que j'aurais avec lui! On ne s'étonnera pas trop alors que ce que Langaney ait pris soin de rendre hommage par deux fois dans son texte à Wilson! Ce qui étonne plutôt c'est qu'il ait pu contribuer à «misère de la sociobiologie».

En définitive, il est difficile de trouver dans «misère de la sociobiologie» un dénominateur commun aux diverses contributions autre que le titre même de l'ouvrage. Je crois que cela caractérise parfaitement une réaction de rejet dont les fondements sont irrationnels; comme dans leur registre propre le racisme ou la xénophobie qui se nourrissent de raisons contradictoires parce qu'ils cristallisent des peurs qui ne sont pas de l'ordre de l'explicitable, le rejet de la sociobiologie s'alimente aux sources les plus diverses et, un peu de la même façon, le terme même de sociobiologie finit par n'être plus qu'un signifiant pur vide de contenu précis, obscur dans son essence, la figure de ce qu'il faut éliminer.

Changer ce regard sur la sociobiologie me semble le préalable à une confrontation effective des concepts tels qu'ils sont utilisés dans le champ traditionnel des sciences humaines et tels qu'ils sont souvent hâtivement mis en avant par les sociobiologistes.

BIBLIOGRAPHIE

SAHLINS, M.

1980 *Critique de la sociobiologie*. Gallimard. Paris

GUILLE-ESCURET, G.

1985 «La culture contre le gène: une alternative piégée.» pp. 93-116, in «*Misère de la Sociobiologie*». P. TORT éd. P. U. F.. Paris.

CANGUILHEM, G.

1968 «VIE» in *Encyclopaedia Universalis*.

JACOB, F.

1970 *La logique du vivant*. Gallimard. Paris.

BOUDON, R., BOURRICAUD, F

1982 *Dictionnaire critique de la Sociologie*, P.U.F. Paris.

DE LESSEPS, E.

1979 *Le fait féminin : et moi*. Questions féministes. N°5, pp 3-28

TORT, P. (Ed).

1985 *Misère de la Sociobiologie*. P.U.F. Paris. 1985.

Réponse de Georges Guille-Escuret

Je ne suis pas assez «altruiste» pour souffler à Sahlins une tactique que je pourrais prendre à mon compte et j'ai signalé que sa position n'est pas la mienne. La confusion sociobiologie/darwinisme n'est pas laissée dans le vague, que je sache, à la fin de mon article. Quant à la distinction classique entre capacité et contenu de l'apprentissage, une rature de principe suffit-elle à l'anéantir?

Brun «découvre» que *Misère de la sociobiologie* n'est pas une thèse collective. Bravo. Mais l'aberration du propos visant Patrick Tort me laisse pantois. Et que devient la crédibilité de l'exégète accusateur quand, renseignement pris auprès de l'accusé, on s'aperçoit que c'est Michel Tort et non Patrick qui a critiqué les «psy»? Ni l'un ni l'autre ne peuvent s'arranger d'une lecture superficielle!

Plus sérieusement, comment faire des corrélations statistiques à travers des domaines - Brun le confirme- imparfaitement reconnus? La méthodologie de la corrélation est infiniment plus exigeante que celle de l'interaction. J'ai montré que les sociobiologistes sont incapables de l'assumer même à la source de leurs modèle, les insectes sociaux. L'insuffisance s'aggrave ensuite sans qu'on ait à invoquer une coupure animal/humain. Mieux vaut donc chercher des interactions démontrables et définir des relations correctement établies.

Pour clore provisoirement ce débat

La discussion pourrait se poursuivre encore longtemps. Quand de bons esprits, également honnêtes, se renvoient critiques et arguments, c'est en tout cas qu'il existe un problème non résolu, ou peut-être mal posé, et c'est probablement de ce côté que devraient se tourner les réflexions. Le hasard faisant parfois bien les choses, le numéro de la revue québécoise «Anthropologie et sociétés» paru sous le titre général de *L'héritage évolutif, primatologie, sociobiologie, comportement* (vol.12, n°3, 1988) arrivait ici peu après la composition des pages qui précèdent. Il a le mérite de relancer le débat à un niveau scientifique de bonne qualité. On ne peut que le recommander tout entier à nos lecteurs, à ceux tout au moins chez qui les questions soulevées par la sociobiologie éveillent des échos

Le titre général ne cache pas l'ambition de voir la sociobiologie devenir la science qui articule les découvertes éthologiques à l'anthropologie sociale. Les auteurs partent du principe que les comportements sociaux sont canalisés par les capacités, les limites et d'une façon générale les caractéristiques de l'organisation cérébrale des espèces, dont l'homme. Citant souvent *La descendance de l'homme* de Darwin, avec une interprétation opposée à celle qu'en donne actuellement P. Tort, mais plus classique que la sienne et, il faut le reconnaître, plus proche du texte, ils intègrent cet ensemble dans une perspective évolutionniste néo-darwinienne.

L'honnêteté des concepteurs de ce numéro leur fait donner en conclusion la parole à l'opposition, par la voix de Michel Verdon. Nous assistons alors à un intéressant retournement où les plus «scientifiques» dans leur objet et leurs méthodes (les biologistes) se voient tancer, sur la base d'une exigence scientifique, par le plus «littéraire». Verdon, se plaçant dans le droit fil de la pensée de Claude Bernard, montre de façon très fine comment les réductionnismes, qu'ils soient biologiste ou sociologiste procèdent d'un désir d'explication globale qui n'est pas la démarche de la science, même s'il l'amorce souvent. Il rappelle que les petits pas bien contrôlés conduisent mieux vers de véritables découvertes que les grands survols. L'ambition de ceux-ci est souvent prétention. N'exprime-t-elle pas aussi la difficulté qu'ont bien des esprits à reconnaître que les chemins de la connaissance conduisent à des brouillards inexplorés? À lire ce numéro, on sent chez les tenants d'une sociobiologie le d'une cohérence englobante qui procède moins de la science que d'un besoin de système. Il est intéressant de voir combien, de système en système (thomisme, marxisme, sociobiologie,...) le Québec a du mal à s'affranchir de ce besoin. Ainsi que le remarquait Carnot, pourquoi ne pas dire plus souvent «Je ne sais pas».

Jean BENOIST